

La démodalisation du sujet immoraliste sensible.

Avant d'en venir à quelques remarques d'analyses sur l'échec de l'immoralisme, je me permets de rappeler que notre étude sur l'approche sensible et tensive de l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide nous a permis de noter que le sujet immoraliste est un actant doté de toutes les modalités nécessaires pour réaliser son programme immoraliste. C'est ainsi qu'il a pu grâce à sa détermination, à sa cognition, à son opposition aux modalités du / devoir-faire / et du / devoir-être / imposé par l'Actant collectif déconstruire certaines normes morales, culturelles et religieuses admises communément. De même, nous avons pu découvrir que ce dernier se présente comme un sujet puissant doté de tous les pouvoirs qui lui permettent de vivre pleinement dans l'anticonformisme moral, religieux et culturel. Cependant, à ce niveau de notre analyse, nous traiterons de la démodalisation¹ du sujet immoraliste et passionné. Nous démontrerons que l'immoraliste finit par renoncer à ses pratiques immoralistes dans l'optique de se conformer aux normes morales, religieuses, culturelles et à l'altérité qu'il rejette dans la deuxième partie de notre étude. Et, sur cet aspect de l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide, quatre textes paraissent exemplaires. Ce sont notamment, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*, *Les Faux-monnayeurs* et *L'Immoraliste*.

I.1. L'immoraliste, un sujet désespéré.

Dans cette section, nous partons de l'hypothèse selon laquelle l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide conduit le sujet immoraliste à la passion du désespoir. Quelques hypothèses méritent d'être posées. En terme actantiel, le désespoir est constitué d'un sujet immoraliste, d'un anti-destinateur et surtout d'un objet de valeur virtualisé en qui l'immoraliste ne croit plus. En termes modaux, cet immoralisme passif est confirmé par l'opposition entre le / ne- pas-pouvoir-faire/ maximal du sujet immoraliste et le / pouvoir-faire / maximal du destinateur. En d'autres termes, il s'agit de l'impuissance du sujet immoraliste et l'autorité du destinateur. À ce conflit modal, il faut ajouter une autre modalité, celle du

¹ Dans ce travail nous considérons la démodalisation comme la perte de certaines modalités du sujet telles que le pouvoir et le vouloir qui entraînent le doute, l'hésitation et le désespoir. L'un des sémioticiens qui traitent de la démodalisation est Claude Zilberberg dans son œuvre *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam: John Benjamin B.V., 1981, p.58-59. De même Denis Bertrand traitant de la démodalisation écrit: «Cette séquence s'articule en programmes de quête répétés, chaque fois sanctionnés par un échec, et se situe quelques paragraphes plus haut à l'intérieur d'une unité dite de "monologue intérieur" qui intègre elle-même celle d'un micro-récit. Ce dernier, parfaitement clos, se déploie conformément à l'ordre des épreuves du schéma narratif canonique et peut être interprété comme un parcours négatif de démodalisation du sujet». Denis BERTRAND, *L'Espace et le sens. Germinal d'Emile Zola*. Actes Sémiotiques, Hadès-Benjamins, Amsterdam, 1985, p.51.

savoir. En réalité, si le sujet immoraliste que nous avons pu décrire dans la seconde partie de notre analyse passe d'un actant dévoué, déterminé à un sujet désespéré c'est pour plusieurs raisons. Dans le cas du pasteur, c'est la prise de conscience de la perte de son objet de valeur. En ce qui concerne Alissa, le désespoir découle de la rupture fiduciaire entre elle et le destinataire. Au cours de son parcours immoraliste, la confiance qu'elle place en Dieu (le croire) finit par disparaître (ne pas-croire) parce qu'elle se rend compte que l'objet de valeur promis: la vie éternelle, donc potentialisé, ne peut être réalisé. Il est donc devenu virtualisé. En un mot, c'est la prise de conscience de sa situation qui fait que le sujet immoraliste désespère. Cette analyse prendra également en compte les actants et les modalités car, « Le sujet, à titre d'actant, est d'abord modal »². L'une des premières raisons de la passion du désespoir du sujet immoraliste est son incapacité à vivre sans l'Autre.

I.1.1 . La nécessité de l'autre.

Ici, notre but est de révéler que dans l'œuvre d'André Gide, le sujet immoraliste désespéré est un actant dominé par le destinataire et ne peut plus vivre en dehors de l'altérité. Prenons quelques exemples qui mettent en évidence cette impuissance du sujet immoraliste et passionné. Et, l'une des premières œuvres qui met en évidence cette impuissance du sujet immoraliste est *La Porte étroite*.

Toujours sans nouvelles de Jérôme. Quand il m'aurait écrit au Havre, sa lettre m'aurait été renvoyée... Je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude; ni la course d'hier aux Baux, ni la prière, depuis trois jours, n'ont pu m'en distraire un instant. Aujourd'hui, je ne peux écrire ici rien d'autre: l'étrange mélancolie dont je souffre depuis mon arrivée à Aigues-Vives n'a peut-être pas d'autre cause; - pourtant je la sens à une telle profondeur en moi-même qu'il me semble maintenant qu'elle était là depuis longtemps et que la joie dont je me disais fière ne faisait que la recouvrir³.

Nous avons ici un discours passionnel qui met en scène des rôles passibles c'est-à-dire itératif, duratif et intense. Dans cet extrait, l'intensité qui traite de la puissance d'attraction dégagee par l'objet perçu par le sujet immoraliste se lit de diverses manières et sont complémentaires. De prime abord, nous avons les adverbes employés dans: « toujours sans nouvelles de Jérôme » qui présente l'idée d'un certain excès Le sujet immoraliste devient un actant trop impuissant car il ne peut pas, il ne peut plus construire son programme immoraliste. Ainsi, il se heurte à un contre-programme trop puissant du destinataire, c'est

² Peer Aage BRAND, *La charpente modale du sens: pour une sémio- linguistique morphogénétique et dynamique*, Amsterdam, John Benjamins, 1992, p.289.

³ André GIDE, *La Porte étroite, op.cit.*, p.582.

donc cette impuissance au delà de « la mesure et l'excès »⁴ qui pose les conditions de la passion du désespoir du sujet immoraliste. À cet adverbe, il faut ajouter les adverbes « rien » et « ici » dans le syntagme « je ne peux écrire ici rien d'autre ». La présence de l'adverbe «rien» marqueur de la quantité confirme cette idée d'intensité passionnelle du sujet même si elle est faible, en réalité nulle. Il y a aussi, l'adverbe « quand » dans le syntagme: « quand il m'aurait écrit au Havre ». L'intensité est décrite de même par les adjectifs « étrange » et « fière » dans les phrases: « l'étrange mélancolie dont je souffre depuis mon arrivée à Aigues-Vives » et « la joie dont je me disais fière ne faisait que la recouvrir ». L'intensité se lit également par les substantifs. C'est le cas de l'« inquiétude » et du « cahier »: « je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude ». Ajoutons à ces termes la substantive « profondeur » dans le syntagme: « pourtant je la sens à une telle profondeur »; et le pronom personnel « moi-même » dans le syntagme: «-pourtant je la sens à une telle profondeur en moi-même qu'il me semble maintenant qu'elle était là depuis longtemps ». Enfin, l'intensité faible du sujet immoraliste est justifiée par la répétition de la conjonction négative « ni » dans: « ni la course d'hier aux Baux, ni la prière, depuis trois jours ».

De plus, la proprioceptivité est marquée par certains verbes tels que «souffrir» dans l'énoncé: « je souffre », le verbe « sentir » dans « pourtant je la sens » et le pronom personnel: « moi-même ». Ce pronom personnel « moi-même » révèle l'idée de l'introspection voire le fait pour une conscience individuelle de s'observer grâce au pronom « même »; il s'agit donc d'un sujet dysphorique.

De même, le sujet immoraliste impuissant devient hésitant. Cette hésitation est marquée par l'adverbe « peut-être » qui apparaît dans le syntagme:« l'étrange mélancolie dont je souffre depuis mon arrivée à Aigues- Vives n'a peut-être pas d'autre cause ». Cet adverbe confirme la présence d'un actant épistémique, un sujet qui doute et par conséquent incertain de lui; il s'agit donc d'une réduction du croire du sujet immoraliste.

Par ailleurs, l'emploi du conditionnel, avec les verbes « écrire » et « renvoyer » dans: « quand il m'aurait écrit au Havre, sa lettre m'aurait été renvoyée...», justifie l'hésitation du sujet immoraliste, son dilemme devant deux choix dysphorique: continuer son parcours de négation du Bonheur terrestre et la perspective d'une vie maritale avec son bien aimé, Jérôme.

⁴ Frédéric RONDEAU, « La mesure et l'excès: grammaire de la présence selon Michel Beaulieu », *Voix et images*, Volume 33, numéro 2 (98), Université du Québec à Montréal, hiver 2008, p.68

Cette intensité dysphorique du sujet immoraliste est renforcée par l'intensité contenue dans le substantif « inquiétude »: « je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude ». Le vocable inquiétude suggère la présence d'un sujet sensible et souligne l'impuissance du sujet immoraliste car selon Jacques Fontanille: « Le sentiment même de vulnérabilité suscite l'inquiétude »⁵. En d'autres termes, le sujet immoraliste qui se présentait dans la seconde partie de notre travail comme un actant puissant et autonome sent non seulement qu'il perd cette puissance mais aussi qu'un danger imminent le menace. Ainsi, c'est l'inquiétude qui crée les conditions favorables pour un sujet passionné: « [...] elle fait revivre au sujet passionné l'ébranlement phorique fondamental, celui qui engendre "le sentir" minimal »⁶. En effet, l'inquiétude fait du sujet immoraliste, un actant agité entre l'euphorie et la dysphorie. C'est la raison pour laquelle, il ne peut plus construire son programme immoraliste car cette inquiétude rétrécit son horizon et ses potentialités. En réalité, le sujet immoraliste qui a nié l'altérité se rend compte de la portée négative de son immoralisme dans la mesure où, il veut être conjoint à l'Autre maintenant: « toujours sans nouvelles de Jérôme ». En conséquence, l'immoraliste inquiet s'aperçoit que « L'autre ne signifie pas seulement la limite, il est également celui qui, par le don de sa confiance, arrache à l'enfermement et ouvre un possible »⁷. Alissa sent qu'elle a besoin de son bien aimé pour s'épanouir, pour vivre.

En revanche, le syntagme: « ni, la prière, depuis trois jours, n'ont pu m'en distraire un instant » marque l'idée d'une durativité limitée. Il précise que le sujet immoraliste qui sacrifie tout pour la vie éternelle a un état d'âme dysphorique même pour les devoirs religieux. Cette prière perd sa valeur euphorique. Elle n'est plus la puissance sur laquelle se reposait l'immoraliste car la prière finit par perdre sa puissance, sa valeur pour un tel sujet. Il a donc pour modalité un / ne-pas-pouvoir faire/, un / ne-pas-pouvoir / supporter l'absence de son bien aimé et un / ne-pas-pouvoir / prier. Le syntagme: « toujours, sans nouvelles de Jérôme » confirme l'idée d'une durativité illimitée et l'état d'âme du sujet immoraliste, tourné vers l'inquiétude et l'attente. En fait, « L'angoisse d'attente n'est pas continûment violente; elle a

⁵ Jacques FONTANILLE, « Julien Fournié: les saisons de la mode Formes de vie et passions du corps », *Actes Sémiotiques*. [En ligne], 2012, numéro 115. Disponible sur : « <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2650> » consulté le 06/07/2014

⁶ Algirdas Julien GREIMAS & Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme, op.cit.*, pp.214-215.

⁷Jean FLORENCE & Marie-France RENARD, *La Littérature: réserve de sens, ouverture de possibles*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint- Louis, 2000, p.66.

ses moments mornes »⁸. De prime abord, la raison de cette attente est l'amour qu'Amélie ressent pour Jérôme. Roland Barthes permet de mieux comprendre cette attente du sujet désespéré:

"Suis-je amoureux?- Oui, puisque je l'attends". L'autre, lui, n'attend jamais. Parfois, je veux jouer à celui qui n'attend pas; j'essaye de m'occuper ailleurs, d'arriver en retard; mais, à ce jeu, je perds toujours: quoi que je fasse, je me retrouve désœuvré, exact, voire en exact, voire en avance. L'identité fatale de l'amoureux n'est rien d'autre que : je suis celui qui attend⁹.

Ainsi, l'amour suscite chez le sujet immoraliste une attente, un /vouloir-voir/ son bien aimé. Ce qui montre que l'amour intense rend le sujet impuissant. Il ne peut supporter cette absence. En conséquence, l'attente implique non seulement la tension mais aussi la potentialisation, avec divers degrés. Cette attente confirme une incertitude du sujet favorisée par la tension. C'est sans nul doute pour cette raison que Paul Valéry affirme que « Nous ne sommes qu'attente et détente »¹⁰ car le sujet est en tension et en attente dès lors qu'il est en disjonction de son objet de valeur; par contre, il est en détente quand il est en conjonction avec son objet de valeur.

En ce qui concerne la potentialisation, il convient de préciser qu'elle « se prête à toutes les rêveries; en l'occurrence, ces rêveries conduisent à se représenter le faire et à construire une trajectoire existentielle de " spéculation passionnée" »¹¹. C'est d'ailleurs, cette potentialisation qui est à l'origine de l'échec de la performance. Le sujet espère revoir Jérôme. De ce fait, nous constatons que l'inquiétude diffère du désespoir car le sujet inquiet continue d'espérer; dans l'inquiétude, il y a l'espoir et l'attente d'un événement qu'on sent venir. En un mot, le sujet immoraliste qui vit dans l'attente vit plutôt dans le futur que dans le présent.

Par ailleurs, la répétition du pronom personnel « je » dans: « je ne puis, je ne peux, je souffre, je la sens, je me disais » et l'adjectif possessif « mon » dans: « mon inquiétude, mon arrivée » et « ce » dans le syntagme: « ce cahier » intensifie un effet de présence sensible du sujet immoraliste.

Quant aux modulations tensives, nous notons une variation de l'aspectualité: le procès commence par l'aspect inaccompli qui correspond à l'inchoatif avec l'adverbe « quand » dans

⁸Roland BARTHES, "L'attente" in *Fragments du discours amoureux*, Collection *Tel Quel* aux Editions du Seuil, 1977, p.48

⁹ *Idem*, p.49.

¹⁰Paul VALÉRY, *Cahiers*, tome I, *op.cit.* p.1272.

¹¹ Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, *op.cit.*, p.148.

le passage: « quand il m'aurait écrit au Havre, sa lettre m'aurait été renvoyée... ». Puis, l'on s'aperçoit de la présence de l'aspect terminatif qui vient succéder à l'inchoatif avec l'emploi de l'adverbe « hier » dans l'extrait: « ni la course d'hier aux Baux ». Le procès repart à nouveau sous l'aspect inchoatif par l'adverbe « aujourd'hui » dans: « aujourd'hui, je ne peux écrire ici rien d'autre ». Mais, au lieu de se terminer par l'aspect terminatif, le procès rebondit à nouveau sous le même aspect inchoatif par l'adverbe « maintenant » dans l'expression: « il me semble maintenant qu'elle était là depuis longtemps ». Ce qui justifie que le sujet immoraliste qui tend progressivement vers le désespoir se trouve dans un état d'inquiétude et est impuissant face au destinataire. Cette puissance moins forte est perçue par des modalisations tensives du sujet immoraliste, exprimées à la base par la modalité d'un /ne-pas-pouvoir-faire/ + un /ne-pas-pouvoir-être/ propre à l'impuissance dans le syntagme: « je ne puis confier » et « je ne peux écrire ici rien d'autre ».

Le sujet immoraliste se présente ainsi comme un sujet passif voire un corps passif. En d'autres mots, l'on note que l'inquiétude du sujet immoraliste implique une réduction de certaines capacités, un / ne-plus-pouvoir/, c'est-à-dire un déséquilibre entre le pâtre et l'agir au profit du pâtre, une absence totale de maîtrise du sujet. Ainsi, avec le sujet immoraliste inquiet et dépourvu de tout pouvoir, il y a un certain excès qui induit une activité sensible et passive de l'actant. Dans le passage cité-ci-dessus, c'est Jérôme qui fait subir un /ne-pas-pouvoir-faire / et un / ne-pas-pouvoir-être / à Alissa. C'est donc le pouvoir de Jérôme qui s'impose au sujet immoraliste qui veut recevoir une lettre de lui. Dans ces conditions:

La lettre, justifiée par l'absence [de Jérôme] et fondée sur elle, devient le champ d'exercice et de manifestation du sujet passionnel (elle rappelle en cela le monologue de la tragédie classique dans sa relation avec le dialogue). Elle en devient la condition d'existence et d'expression dynamique: elle transforme l'état en mouvement. La lettre, comme l'écrit Kafka, est "une façon de jouir d'une intimité imaginée, écrite, gagnée de haute lutte par toutes les forces de l'âme"¹².

En d'autres termes, c'est parce que le sujet immoraliste ne reçoit aucune lettre de son bien aimé qu'il manifeste un état passionnel. Mais, pourquoi, ce sujet immoraliste qui nie la morale, les normes sociales, le mariage, le bonheur terrestre et Jérôme veut recevoir de lui une lettre d'amour maintenant? Le second exemple de notre corpus et particulièrement de *La Porte étroite* met visiblement en scène la cause réelle.

¹²Denis BERTRAND, «L'énonciation passionnelle. Etude de cas" dans Les passions. Explorations Sémiotiques», *Actes Sémiotiques* : Bulletin, Paris, XI, volume, numéro 39, septembre 1986, p.51.

Et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme: ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur? Je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi. N'en étais-je donc point capable? Combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse!¹³

L'intensité apparaît ici de plusieurs manières. D'abord, nous avons les adverbes « plus » et « comme » dans la phrase: « je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi », l'adverbe « point » dans le syntagme: « n'en étais-je donc point capable? », l'adverbe « réellement » et le pronom « ce » dans « ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur? ». Il y a aussi « quelle » dans l'extrait: « et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme » et l'adjectif « dangereuse » dans la dernière phrase: « combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse! ». L'intensité est exprimée également par une perception très faible et une puissance moins forte, tel que le confirme la répétition du pronom réfléchi « me » qui est suivi d'une activité perceptive dysphorique dans le syntagme: « et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme ». Quant à l'adverbe « combien » dans le syntagme « combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse », marqueur de la quantité, il confirme l'idée d'une intensité plus forte.

De plus, la proprioceptivité est marquée par le syntagme verbal « sentir » dans le syntagme: « et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme ». Le verbe « sentir » montre une activité perceptive de type dysphorique confirmée par l'« inquiétude ». Ici, nous remarquons que l'état affectif du sujet immoraliste semble atteindre son apogée. C'est la deuxième fois qu'il se demande si véritablement l'amour de Jérôme est consommé en son cœur. Il se rend compte que son programme immoraliste est incapable de lui apporter le bonheur, l'euphorie; c'est la raison pour laquelle, il est inquiet. La passion de désespoir de l'immoraliste commence à arriver à son point culminant en même temps que l'on voit le déploiement de l'énonciation par excellence, avec l'intervention d'un simulacre qui semble remplir la position de l'interlocuteur: « Dieu ».

Aussi, cette fois-ci la cause de cette inquiétude du sujet immoraliste est nommée explicitement: « le silence de Jérôme ». Cette inquiétude implique ainsi, un savoir et un / ne-pas-croire / car le sujet immoraliste inquiet n'a plus confiance en son destinataire. Conséquemment, nous pouvons dire que c'est la perte de la confiance en son destinataire qui crée l'inquiétude. Le sujet immoraliste se rend compte que la force extérieure très puissante,

¹³ André GIDE, *La Porte étroite*, *op.cit.*, p.582.

celle du destinataire « Dieu », ferme son champ de présence: « je suis comme humiliée ». Cette prise de conscience, qu'implique l'inquiétude « est présentée explicitement par J. Kessel: Il s'agit, en effet, de la dimension cognitive: " J'aperçus enfin, et dans le temps d'une seule clarté intérieure, toute la vérité" »¹⁴. Le sujet immoraliste s'aperçoit que son renoncement volontaire du bonheur terrestre en vue d'une fin religieuse pure ou la vie éternelle est impuissant face à l'amour: «ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur? » Comme nous pouvons le constater, la prise de conscience introduit le sujet immoraliste dans l'introspection.

En outre, pour la première fois, le sujet immoraliste s'exprime explicitement; il utilise un organe corporel, le cœur défini par le *Petit Robert* (2008) comme: « [...] le siège des sensations et émotions ». Ainsi, le sujet s'interroge sur l'état de son cœur car il sent qu'il est toujours sous l'emprise de ses sentiments pour Jérôme. Ce qui revient à dire que les états d'âme du sujet immoraliste sont instables. Il s'agit d'un fait réalisé, ce qui démontre qu'un événement s'est produit, en l'occurrence une prise de conscience du caractère dysphorique et de la vanité de l'immoralisme. C'est d'ailleurs son corps propre qui lui permet de prendre conscience: « On peut considérer que le corps propre se décline [...] nous avons affaire à une figure de tensions et de régulation entre l'intérieur et l'extérieur [...] qui a pour corrélat sémiotique la tensivité »¹⁵. C'est donc un sujet sensible soumis à une tension interne que nous avons dans l'extrait ci-dessus. Au niveau externe il y a un conflit entre lui et Dieu: « je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi ». Cette tension est le résultat de l'introspection faite par l'immoraliste: « et je me demande à présent », « ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur? » et « n'en étais-je donc point capable? ». Traitant de l'introspection, Marc Edmond et Picard Dominique affirment que:

Cette intériorisation du point de vue de l'autre apparaît dans le dialogue intérieur où l'individu dit quelque chose, puis réplique à ce qu'il dit, et cette réplique à son tour entraîne une réaction de sa part. C'est dans et par le langage que l'individu prend conscience de lui-même et devient un soi¹⁶.

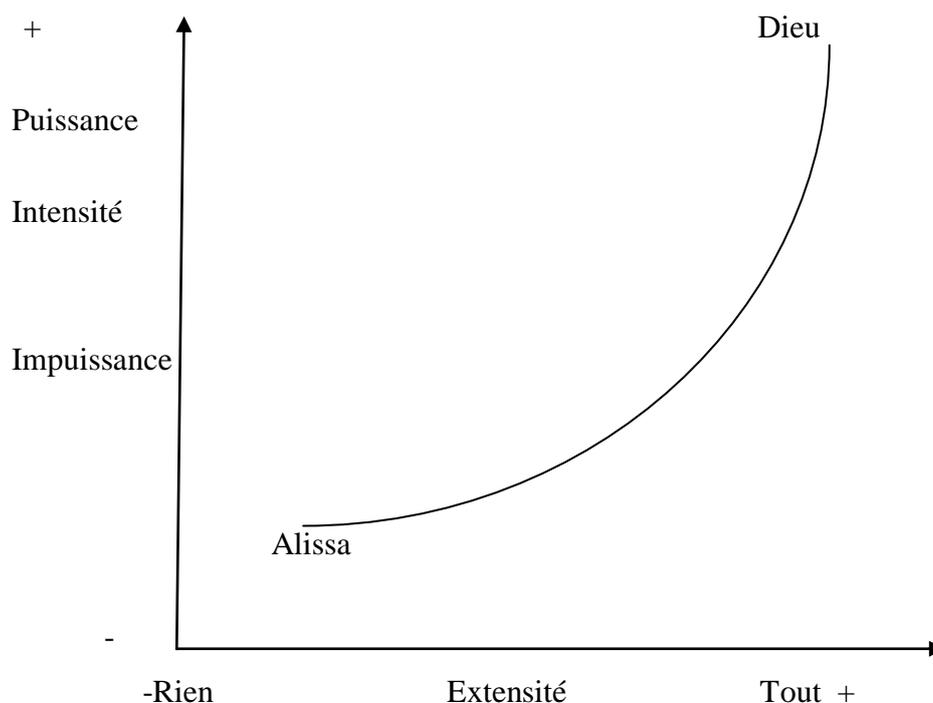
Ce passage révèle que l'introspection se présente comme la première étape vers la connaissance. C'est-à-dire que cette introspection marque une étape importante dans le

¹⁴Joseph KESSEL, cité par Joseph COURTÉS, "Introduction à la sémantique de l'énoncé". *Actes Sémiotiques*, Documents, Paris, volume III, numéro 73-74, 1986, pp.28-29.

¹⁵Jacques FONTANILLE, « Sémiotique des passions », in *Questions de Sémiotique*, Anne HÉNAULT (dir.), *op.cit.*, p.618.

¹⁶Edmond MARC & Dominique PICARD, *L'interaction sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p.75.

parcours du sujet immoraliste. Grâce à ce regard intérieur, il prend conscience de son état dysphorique et du caractère négatif de ses pratiques. Le syntagme « à présent » dans: « et je me demande à présent » marquant l'aspect ponctuel et l'inchoatif permet de décrire l'état d'âme du sujet inquiet. Par contre, le syntagme « n'en étais-je donc point capable? » confirme que les modulations tensives d'un tel sujet sont le /ne-pas- pouvoir-faire/ et le /ne-pas-pouvoir-être/. Ces oppositions entre Dieu et Alissa peuvent être interprétées en termes d'intensité (la puissance) et en termes d'extensité (l'espace et le temps). Ce qui donne le schéma tensif sous-jacent:



Ce schéma montre la disproportion des forces en termes d'actants positionnels et de champ de présence. L'immoraliste se présente ainsi comme un corps sensible et virtualisé. C'est pourquoi, il s'inscrit dans un champ de présence qui est fermé vers l'extérieur: « Hélas! Je ne le comprends que trop bien à présent: entre Dieu et lui, il n'est pas d'autre obstacle que moi-même »¹⁷. Dans ce texte l'intensité moins forte se lit par l'adverbe « bien » et le pronom réfléchi « moi-même » qui est précédé d'une activité dysphorique. Il y a aussi le pronom « lui ». La présence de l'adverbe « trop », marqueur de la quantité témoigne de l'idée de l'intensité bien qu'étant faible et d'un excès. Ce qui confirme le lien entre l'intensité et la profondeur. Cet état dysphorique de l'immoraliste est confirmé davantage par l'interjection: « hélas! » dans le syntagme: « hélas! je ne le comprends ». Cette interjection soutient l'idée de plainte,

¹⁷ André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., p.586.

de douleur et de regret du sujet. Se sentant impuissant face à Dieu et à Jérôme, Alissa se convainc qu'elle est la seule responsable de son état dysphorique: « entre Dieu et lui, il n'est pas d'autre obstacle que moi-même ». Alissa se rend compte que sa propre volonté qui l'empêche de vivre avec Jérôme. Ce qui revient à dire que l'immoralisme dans lequel s'est inscrit Alissa ne vient pas d'une volonté extérieure mais de sa propre volonté.

Concernant, les modulations tensives, nous constatons qu'il n'y a pas de variation de l'aspectualité. Le procès débute par l'aspect inaccompli qui correspond à l'inchoatif avec le syntagme: « à présent ». Cependant, l'on s'aperçoit que le sujet immoraliste refuse tout aspect terminatif parce qu'il refuse d'abandonner son programme de négation du bonheur terrestre malgré sa souffrance. L'une des premières solutions que trouve l'immoraliste pour résoudre le problème voire pour mieux combler son impuissance face à l'amour de Jérôme qui le ronge c'est de trouver un actant puissant ou un actant- adjuvant doté d'une puissance forte. C'est-à-dire, un /pouvoir-faire/ et /un / pouvoir-être/. Désormais, c'est cet actant qui doit le protéger contre son destinataire:

J'ai très mal dormi cette nuit, inquiète, oppressée, misérable, obsédée par le souvenir du passé qui remontait en moi comme un remords. Seigneur, enseignez-moi l'horreur de tout ce qui a quelque apparence de mal¹⁸.

Dans cet extrait, l'intensité passionnelle du sujet apparaît par diverses manières telles que les adverbes. Ce sont « très » et « mal » dans le syntagme: « j'ai très mal dormi cette nuit ». Il y a aussi la locution adverbiale « comme » dans l'extrait « le souvenir du passé qui remontait en moi comme un remords ». Ces adverbes traduisent une intensité faible du sujet. Cette intensité est renforcée par les adjectifs: « inquiète, oppressée, misérable, obsédée »; les substantifs « un remords, l'horreur » et le pronom « moi ». L'adjectif « tout » dans « Seigneur, enseignez- moi l'horreur de tout ce qui a quelque apparence de mal » dénote l'idée d'une quantité importante, d'un excès et est conséquemment, la marque de l'intensité passionnelle. Cette intensité faible a pour conséquence directe, l'impuissance de l'immoraliste qui implore l'aide du Seigneur: « Seigneur, enseignez-moi l'horreur de tout ce qui a quelque apparence de mal ».

En outre, il y a l'aspectualité. Le groupe nominal « cette nuit » confirme l'aspect inaccompli qui traite de l'inchoatif. Quant au syntagme: « [...] le souvenir du passé qui

¹⁸ *Ibidem.*

remontait en moi comme un remords », il correspond à l'aspect terminatif. Ce qui démontre que le programme immoraliste d'Alissa n'a pas pu supprimer l'amour qu'elle éprouve pour Jérôme:

Lundi, 3 mai.

Il part demain.

Cher Jérôme, je t'aime toujours de tendresse infinie; mais jamais plus je ne pourrai te le dire. La contrainte que j'impose à mes yeux, à mes lèvres, à mon âme, est si dure que te quitter m'est délivrance et amère satisfaction¹⁹.

Nous constatons que le sujet immoraliste s'évertue à rétrécir son horizon de bonheur, ses possibilités malgré son état d'âme dysphorique car il persiste dans son programme immoraliste. Ce programme de renonciation au bonheur terrestre par le sujet immoraliste est confirmé par le syntagme: « la contrainte que j'impose [...] à mon âme ». Le terme "contrainte" montre que le sujet immoraliste exerce une violence sur lui pour ne pas céder à l'amour de Jérôme. Cette pression qu'Alissa exerce sur elle est ce qui suscite son état d'âme sensible.

La répétition du pronom « te » (trois fois) révèle la présence implicite d'un interlocuteur. Cette implication de l'interlocuteur est perçue par l'embrayage total de ce passage. Il y a l'embrayage actantiel avec le pronom « je » dans les syntagmes: « je t'aime », « je ne pourrai », « j'impose »; l'embrayage temporel avec le présent: « je t'aime », « j'impose » et l'embrayage spatial implicite. En revanche, les déictiques tels que « te » confirment à leur tour le degré de présence de l'interlocuteur²⁰. Aussi, les douleurs que ressent le sujet immoraliste dévoilent la présence d'un destinataire qui l'empêche d'être euphorique. Ce destinataire est son interlocuteur implicite, Jérôme.

Le syntagme « [...] te quitter m'est délivrance et amère satisfaction » présente une sorte de paradoxe. Le sujet immoraliste est confronté à deux univers thymiques antinomiques. Il y a l'euphorie par excellence à l'extérieur et la dysphorie à l'intérieur. Pour l'euphorie, le sujet immoraliste présente un "responsable": c'est lui-même. Nonobstant, le "responsable" de la dysphorie de l'immoraliste, c'est son bien aimé Jérôme qu'il n'arrive pas à oublier.

¹⁹ *Idem*, p.587.

²⁰ Émile Benveniste affirme que dans une énonciation, le locuteur «[...] implante l'autre en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre ». Émile BENVENISTE, *Problème de Linguistique générale 2*, *op.cit.*, p.82.

Par ailleurs, le syntagme adverbial « toujours » dans « cher Jérôme, je t'aime toujours » exprime une durativité illimitée. En d'autres mots, l'immoraliste malgré son programme de négation et de renonciation a encore les mêmes sentiments pour Jérôme. Le verbe « aimer » qu'il utilise soutient qu'il éprouve un sentiment fort, de l'amour voire un sentiment passionnel car cet amour s'inscrit dans un excès. C'est donc cet excès qui rend le sujet passionné car il est incapable de contrôler ses sentiments. Ainsi, l'on peut retenir que cet état dysphorique du sujet immoraliste est renforcé par l'intensité contenue dans son amour pour Jérôme. Les modulations tensives traduisent cette constance de son amour pour Jérôme. Il n'y a donc pas de variation de l'aspectualité: le procès débute par l'aspect inaccompli, correspondant à l'inchoatif: « lundi soir ». Puis apparaît de nouveau un autre aspect ponctuel et inchoatif: « il part demain ».

On note également qu'un pas de plus est franchi, le sujet immoraliste nomme son état d'âme dysphorique. Cet actant sensible est semblable à un sujet percevant car il tient un discours perceptif en citant certains organes de sens comme « les yeux » qui induit une activité perceptive de type visuel. Ce terme ajouté aux syntagmes nominaux « mon âme » et « les lèvres » expriment la proprioceptivité. Les « yeux » soutiennent l'extéroceptivité. Quant au substantif « mon âme », il suggère l'intéroceptivité et est suivis d'une activité perceptive dysphorique car:

Le champ interne, en intériorisant et en déployant les expériences de contact (tactile, olfactif, gustatif), fait place à un théâtre interne du corps, le théâtre d'une séquence spatio-temporelle et actorielle²¹.

Le champ interne diffère en effet largement de la chair dans la mesure où cette dernière peut être appréhendée comme un centre de mouvement et de sensation relevant de l'immédiateté de la sensation, du Moi. Or, le champ interne ne relève que du Soi qui est le corps propre minimal car il est non seulement creusé et projeté mais aussi habité par des représentations.

De plus, les modalisations tensives du sujet sont très déséquilibrées par le / ne-pas-pouvoir-faire/: « je ne pourrai te le dire » et un /ne-pas-vouloir-être/ propre à la négation: « la contrainte que j'impose à mes yeux, à mes lèvres, à mon âme ». Ce dispositif modal exprime la contradiction qui affecte le sujet immoraliste incapable d'exprimer son amour à Jérôme.

²¹Jacques FONTANILLE, *Corps et sens*, op.cit., p.75.

Face à cette incapacité, que va-t-il faire pour retrouver un état euphorique total? Le sujet va-t-il continuer à écrire ce carnet? La suite du texte va nous aider à mieux répondre:

Le mois dernier, en en relisant quelques pages, j'y avais surpris un absurde, un coupable souci de bien écrire que je lui dois...

Comme si, dans ce cahier que je n'ai commencé que pour m'aider à me passer de lui, je continuais à lui écrire.

J'ai déchiré toutes les pages qui m'ont paru bien écrites. (Je sais ce que j'entends par là.). J'aurais dû déchirer toutes celles où il est question de lui. J'aurais dû tout déchirer...

Je n'ai pas pu²².

Dans ce texte, l'intensité se lit par des termes tels que «quelques», «un absurde», «un coupable», «souci», «celles». Elle est perçue aussi par les verbes «surpris», «devoir» dans l'énoncé «je lui dois», «déchiré», «relisant» et «je sais». L'intensité est décrite également par des termes tels que «bien écrire», «pour m'aider» et la locution adverbiale «comme si». L'intensité se voit aussi par la répétition. Ce sont: «quelques pages», «toutes les pages», «lui écrire», «bien écrites», «j'aurais dû tout déchirer» et «j'aurais dû déchirer». Aussi l'intensité apparaît-elle par une gradation ascendante «j'aurais dû déchirer» et «j'aurais dû tout déchirer». Le terme «tout» marqueur de la quantité confirme une intensité plus forte. Tous les éléments cités ci-dessus montrent l'idée de l'intensité et l'état d'âme émotionnel du sujet qui perd la force de se maintenir. Le dictionnaire, *Trésor de la langue française* traite du sens biologique de l'émotion en la définissant comme:

Conduite réactive, réflexe involontaire vécu simultanément au niveau du corps d'une manière plus ou moins violente et affectivement sur le mode du plaisir ou de la douleur [...]. Les émotions et les sentiments sont constitués par des sensations organiques²³.

Cette présence des émotions et des sentiments implique la prise en compte du corps du sujet. Le corps propre de ce sujet se présente comme un corps en mouvement dans la mesure où selon Jacques Fontanille: «Le corps en mouvement se caractérise entre autres par son ouverture au monde, c'est-à-dire par la plus grande disponibilité sensorielle»²⁴. Aussi, dans ce texte, la durativité est perçue par le syntagme «le mois dernier» qui exprime une durativité limitée et par là même, l'idée d'un état d'âme tourné vers l'impuissance et l'indécision. Cette faiblesse est présentée par le syntagme «je n'ai pu». L'incertitude est confirmée par le conditionnel «J'aurais dû déchirer toutes celles où il est question de lui. J'aurais dû tout déchirer...». Par contre, le verbe continuer dans l'extrait «je continuais à lui

²² André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., p.588.

²³ Analyse et traitement informatique de la langue française (Nancy), "Entrée «Émotion»", *Le Trésor de la langue française informatisé*, Paris, CNRS, éd, 2004, p.208.

²⁴ Jacques FONTANILLE, *Corps et sens*, op.cit., p.137.

écrire » marque une durativité illimitée. C'est donc un sujet qui a pour modalisation tensive, un /ne-pas-pouvoir/ déchirer « j'aurais dû tout déchirer. Je n'ai pu » et un / savoir/ démontré par « je sais ce que j'entends par là ».

En revanche, il y a une absence totale de variation de l'aspectualité. De prime abord, le procès débute par un aspect inaccompli, correspondant à l'inchoatif avec le verbe « relire » dans l'énoncé « en relisant quelques pages ». Puis, rebondit à nouveau sous l'aspect inchoatif par le verbe « commencer », dans la phrase « je n'ai commencé que pour m'aider à me passer de lui ». Cette combinaison de l'aspect ponctuel et duratif ne fait qu'accentuer l'impuissance du sujet de l'attente: « Oh! Que l'attente me fatigue »²⁵. Le mot « fatigue » renvoie selon le dictionnaire *Le Petit Robert* à un « État résultant du fonctionnement excessif d'un organe, d'un organisme, et qui se traduit par une diminution des forces, de l'activité, généralement accompagnée d'une sensation caractéristique ». Dans cette définition proposée par Paul Robert, l'expression « diminution des forces » montre que le sujet de l'attente passe d'un actant puissant à un sujet impuissant. C'est donc cette fatigue, cette incapacité à résister pendant le temps d'attente qui affaiblit le sujet comme le note Anne-Louise Germaine, Madame de Staël:

L'orgueil ou la paresse, la défiance ou l'aveuglement, naissent de la possession continue de la puissance; cette situation, où la modération est aussi nécessaire que l'esprit de conquête, exige une réunion presque impossible, et l'âme, qui se fatigue ou s'inquiète, s'enivre ou s'épouvante, perd la force nécessaire pour se maintenir²⁶.

Le terme « possession » et les verbes « s'inquiète, s'épouvante » révèlent que nous avons un sujet émotionnel. L'émotion du sujet immoraliste de l'attente provient de la sensibilité que l'on peut définir comme une faculté sensorielle et affective. Malgré cette attente, cette appréhension et cette inquiétude qui dominent le sujet, il continue de croire que son bien aimé viendra:

Je ne puis ni prier, ni dormir. Je suis ressortie dans le jardin sombre. Dans ma chambre, dans toute la maison, j'avais peur; ma détresse m'a ramenée jusqu'à la porte derrière laquelle je l'avais laissé; j'ai rouvert cette porte avec une folle espérance; s'il était revenu! J'ai appelé. J'ai tâtonné dans les ténèbres. Je suis rentrée pour lui écrire. Je ne peux accepter mon deuil²⁷.

²⁵ André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., p.592.

²⁶ Anne –Louise-Germaine Madame de STAËL, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, chez Colburn, 1813, Numérisé le 06/09/2007, consulté le 12/12/2014 [en ligne] Google Books, google.fr/books/about/De_l_influence_des_passions_sur_le_bonhe.html?Id=GHIAAAAMAJ&redir_ex=y, p.78.

²⁷ André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., pp.592-593.

Les phrases: «j'ai rouvert cette porte avec une folle espérance», « s'il était revenu! » et « j'ai appelé » indiquent que le sujet se donne dans son propre imaginaire passionnel une position que des auteurs comme Algirdas Julien Greimas et Jacques Fontanille appellent le simulacre²⁸. Le sujet se voit conjoint à son objet de valeur « son bien aimé ». Il se voit au mode réalisé alors que dans la réalité, il est disjoint.

Dans cet extrait, l'intensité passionnelle est décrite par la répétition des termes tels que « ni prier », « ni dormir », « la porte », « cette porte » et les substantifs : « les ténèbres », « mon deuil », « ma maison », « ma chambre ». Il y a aussi certains verbes comme « prier », « dormir », « revenu », « je suis » et « rentrée ». Nous pouvons citer également les adjectifs « folle » et « sombre ». L'intensité se lit également par l'adjectif « toute » marqueur de la quantité. Ces différents termes permettent de soutenir l'idée de l'intensité passionnelle du sujet et de son état d'âme. Son univers thymique tend vers la dysphorie « ma détresse »²⁹. Ce terme montre une absence de joie. Malgré cette tension interne du sujet de l'attente, nous avons une stabilité de l'aspectualité. Le procès débute par un aspect inaccompli qui correspond à l'inchoatif par le verbe « ressortir », dans l'énoncé « je suis ressortie ». Au lieu de se terminer par l'aspect terminatif, c'est plutôt l'inchoatif qui apparaît par le syntagme « j'ai rouvert cette porte ». Cette absence de l'aspect terminatif suggère que le sujet désespéré ne veut pas mettre fin à son programme d'attente. De plus, ce sujet a pour modalisation tensive: un / ne-pas-pouvoir/ prier, un /ne-pas-pouvoir/ dormir, un /ne-pas-pouvoir/ accepter son deuil, un /ne-pas-pouvoir-être/ heureux et un /ne-pas-pouvoir-faire/. Ainsi, la puissance de l'amour pour Jérôme l'emporte sur toutes les autres actions du corps du sujet de l'attente. Il s'agit donc d'un excès passionnel:

La sensation de plaisir peut être excessive. [...]L'amour et le désir peuvent être excessifs [...] la puissance de ce sentiment peut être si grande qu'il l'emporte sur toutes les autres actions du corps, [...] qu'il empêche que le corps ne soit apte à être affecté d'un grand nombre d'autres façons³⁰.

C'est-à-dire que c'est la puissance de l'amour qui non seulement affecte le corps du sujet mais aussi le rend passif; il est un sujet impuissant. En bref, l'excès passionnel fait passer le sujet de l'activité à la passivité. Ainsi, le temps ne conduit pas toujours à l'activité comme le soutient Gaston Bachelard : « La conscience du temps est [...] une conscience de

²⁸ Pour une bonne présentation de ce terme, nous y reviendrons dans les sections suivantes.

²⁹ Ainsi, l'on peut affirmer qu'« Il n'y a pas d'amours stériles. Toutes les précautions n'y font rien.

Quand je te quitte, j'ai au fond de moi ma douleur, comme une espèce d'horrible enfant». Marguerite YOURCEMAR, *Passion amoureuse*, Paris, Gallimard, 1974, p. 73.

³⁰ Spinoza, *L'éthique*, op.cit., pp.286-287.

l'utilisation des instants [...] toujours active, jamais passive».³¹ La notion de temps se décrit au contraire chez le sujet amoureux comme la sensation de gêne, de faiblesse, de non résistance à l'absence de l'être aimé. Cette importance de l'émotion est soutenue par Rida Bourkhis et Georges Schehadé qui écrivent: « Seule l'émotion qui est alors " acte" et "événement", légitime l'existence d'un texte se voulant littéraire. Tout le reste compte moins ou fort peu »³². Pour ces derniers, le texte littéraire ne se reconnaît que par l'émotion. Cette sensibilité démontre la présence de la proprioceptivité dans le texte. Nous pouvons donc noter que le texte littéraire passionnel résulte de l'excès passionnel d'un sujet et est lié au temps donc à une durée et une aspectualité.

La passion dans ce texte cité ci-dessus se vérifie par des mots tels que «détresse» et « peur ». Cette crainte a une temporalité prospective car elle ouvre le temps et projette une temporalité dont elle a besoin pour progresser. Pour ce sujet dominé par l'anxiété, l'avenir est ouvert et l'attention est focalisée vers le futur. Ce qui confirme la présence d'une autre passion: l'espoir. Cette espérance est signalée par l'énoncé « j'ai rouvert cette porte avec une folle espérance ». Par voie de conséquence, nous constatons que l'espérance n'est pas toujours une absence de crainte mais une crainte moins intense. Ainsi, avec le sujet immoraliste, l'espérance n'est pas toujours une conjonction à la joie; elle peut être également, une conjonction aux émotions de la crainte et du désir mêlés. En un mot, il peut arriver que l'espoir trouve à son origine une tristesse: « ma détresse ». Cette crainte se transforme en désespoir lorsque l'extensité devient maximale. Telle est l'idée qui ressort des propos d'Alissa dans *La Porte étroite*: « O trop humaine joie que mon cœur imprudent souhaitait... Est-ce pour obtenir ce cri, Seigneur! que vous m'avez désespérée? »³³.

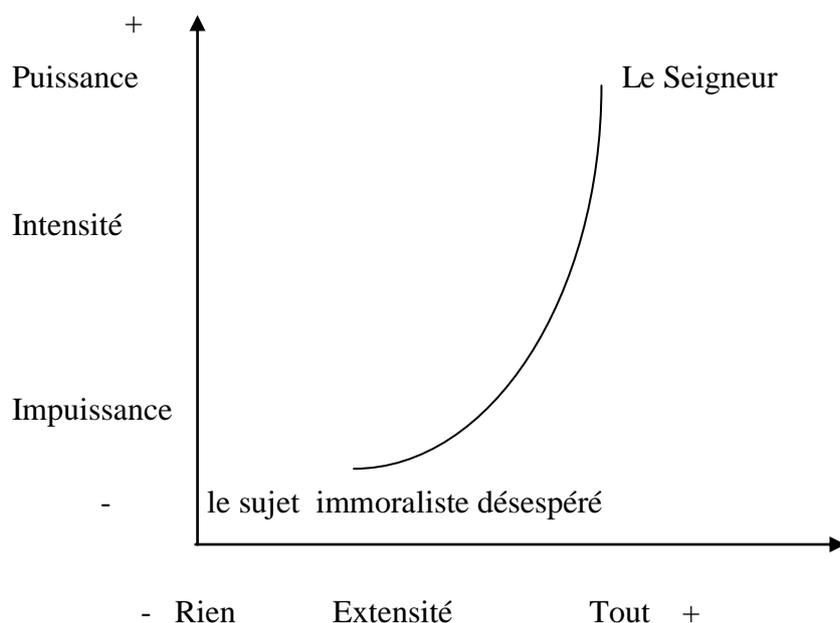
L'intensité passionnelle se lit par les adjectifs: « humaine », « imprudent »; le verbe « souhaitait » et les vocables « joie », « cri » et « Seigneur ». Ces éléments traduisent l'intensité passionnelle et l'état d'âme désespéré du sujet. Ce désespoir se vérifie par le terme « désespéré ». Quant au syntagme « O trop humaine joie que mon cœur imprudent souhaitait », il produit un effet de présence sensible. Nous voyons dans ce texte que le locuteur a perdu son bien aimé, Jérôme et toute sa vie est affectée. Le dialogue direct qui ressort de ce syntagme « est-ce pour obtenir ce cri, Seigneur! que vous m'avez désespérée » détermine l'intensité

³¹ Gaston BACHELARD, *L'intuition de l'instant*, Denoël- Gonthier, 1979, p.88.

³² Ridha BOURKHIS & Georges SCHEHADÉ, *L'émotion poétique*, L'HARMATTAN, Coll. *Critiques Littéraires*, 2009, p.29.

³³ André GIDE, *La Porte étroite*, *op.cit.*, p.594.

passionnelle du locuteur et crée une scène vivante et dynamique. En plus, le vocatif « o » et l’adverbe de la quantité « trop » correspondent à l’extensité maximale. Ainsi, l’absence de l’être cher amène des métamorphoses; le Seigneur que le sujet immoraliste considèrait comme un adjuvant devient un opposant. Il le considère comme une force extrêmement puissante, qui ferme son champ de présence. Ce qui signale la présence d’un schéma tensif sous-jacent.



Ce schéma révèle l’opposition entre le sujet désespéré et Le Seigneur. Alors que Dieu est l’être puissant, l’immoraliste est dépossédé de toute puissance. Cette impuissance du sujet désespéré révèle qu’il est un corps sensible et passif. Il est donc incapable de changer la situation qu’il vit car son champ de présence est fermé vers l’extérieur. Il est donc incapable d’échapper à cette relation d’hétéronomie. Face à cette impuissance, l’immoraliste veut bien

trouver un actant-adjuvant déterminé par un /pouvoir-faire/ et un /faire-pouvoir/ qui puisse le protéger contre le destinataire puissant qui le domine et qui l'empêche d'être euphorique, mais il n'en trouve pas. La solution idéale qu'il trouve est de se préparer à mourir car il ne peut pas supporter sa situation dysphorique: « Fatiguée comme si j'étais très vieille, mon âme garde une étrange puérité. [...] C'est ainsi que je voudrais me préparer à mourir »³⁴. Ainsi, nous pouvons dire que ce sujet est caractérisé par un /vouloir-mourir/ ou un / vouloir-ne-plus-être/ en vie.

Le sujet immoraliste qui est sous l'influence de la passion du désespoir est déterminé par un /savoir-ne-pas-croire/ et un /savoir-ne-pas-pouvoir-ne-pas-faire/. Cette mort symbolise la fin d'un programme, il s'agit donc d'un désespoir rétrospectif; par contre, il marque le début d'un autre programme d'où un désespoir prospectif. L'intensité passionnelle se lit dans ce texte par des termes tels que « Fatiguée », « vieille », « étrange », « puérité » et le syntagme verbal « je voudrais me préparer à mourir ». Ces syntagmes traduisent l'intensité passionnelle et l'état d'âme désespéré du sujet immoraliste. L'extensité se laisse entrevoir ici par l'adverbe « très » marqueur de la quantité. Si le sujet décide de changer d'objet de valeur, c'est parce qu'il a peur de se conjoindre à un anti- objet de valeur. Ainsi, le nouvel objet de valeur est la mort. Il sait qu'étant vivant ce désespoir et cette souffrance ne peuvent le rendre heureux. Ainsi, comme nous le constatons, le désespoir est le fruit d'une prise de conscience du sujet immoraliste.

I.1.2 . La prise de conscience du caractère destructeur et illusoire de l'immoralisme: une source du désespoir du sujet immoraliste dans l'œuvre d'André Gide.

Le sujet immoraliste dominé par la passion du désespoir dans l'œuvre romanesque d'André Gide ne croit plus en son destinataire mais aussi, il ne peut plus croire en lui car il est impuissant face aux événements. En revanche, il sait qu'après avoir renoncé aux valeurs de la communauté, à l'altérité et en Dieu, il est maintenant seul; d'où une autre source de son désespoir. Et, cet aspect de l'immoralisme est également énoncé dans *La Porte étroite*. C'est d'ailleurs ce qui ressort des derniers propos d'Alissa: « J'ai pu me lever encore. Je me suis mise à genoux comme un enfant.... Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule³⁵.

³⁴ Ridha BOURKHIS & Georges SCHEHADÉ, *L'émotion poétique, op.cit.*, p.29.

³⁵ André GIDE, *La Porte étroite, op.cit.*, p.594.

L'intensité passionnelle se lit dans ce texte par l'adverbe « vite », l'adjectif « seule ». Elle est décrite également par le syntagme « je me suis mise à genoux comme un enfant... » cette phrase confirme à nouveau l'impuissance du sujet immoraliste et désespéré. Ce dernier est même incapable de se tenir sur ses pieds. Par contre l'adverbe « encore » marqueur de la quantité renforce l'idée de l'extensité passionnelle. Ce mélange d'intensité et d'extensité montre l'état de présence sensible du sujet immoraliste qui vit dans le désespoir. Il est toujours déterminé par un /vouloir-mourir/. Du point de vue des modulations tensives, nous avons un sujet hésitant. L'hésitation est marquée par l'emploi du conditionnel avec le verbe « voudrais ». Il s'agit donc de l'embarras du sujet devant deux choix dysphoriques: la perspective de la vie et celle de la mort. Cette dysphorie est aggravée par l'intensité contenue dans le verbe « mourir ». Aussi, les syntagmes « à présent » et « de nouveau » qui marquent l'aspect ponctuel et l'inchoatif permettent de décrire l'état d'âme du sujet immoraliste qui vit dans le désespoir. Par ailleurs, la cognition apparaît par le verbe « comprendre » dans l'énoncé « je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule ». Traitant du verbe « comprendre », Maurice Merleau-Ponty précise:

Dans chaque mouvement de fixation, mon corps noue ensemble un présent, un passé et un avenir, il secrète du temps, ou plutôt il devient ce lieu de la nature où, pour la première fois, les événements, au lieu de se pousser l'un l'autre dans l'être, projettent autour du présent un double horizon de passé et d'avenir et reçoivent une orientation historique³⁶.

Selon le phénoménologue, c'est le corps qui sert de référentiel dans l'acte de comprendre. Ainsi, sans le corps, il est impossible de parler d'activité cognitive. Jean Claude Coquet aborde dans le même sens en affirmant que « L'acte de comprendre engendre un horizon de passé et un horizon d'avenir, et il revient au corps d'exercer une fonction de connaissance »³⁷. Jean Claude Coquet renchérit en ces termes:

Un prédicat comme /comprendre/, qui condense un ensemble de procès cognitifs, dispose d'une double orientation avec déséquilibre à droite, vers le futur. D'un côté /comprendre/ est "l'acte même du devenir de l'esprit". Comme l'explorateur, le sujet épistémique a sa ligne d'emprise. Adossé à un savoir acquis et confiant dans sa "pensée progressive" ou "discursive" (une valeur de rapidité est attachée à la réflexion) il se porte là où il se saisira d'un nouveau savoir. "L'élan inductif est le vecteur même de la découverte", dit-il encore. Le devenir, lorsqu'il est associé au futur, au lieu de l'être au présent, au passage, alimente aisément la foi³⁸.

³⁶Maurice Merleau PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p.277.

³⁷Jean-Claude COQUET, " Temps ou aspect? Le problème du devenir, in Jacques FONTANILLE (dir.), *Le discours aspectualisé*, Collection *Nouveaux Actes Sémiotiques*, Presses Universitaires de Limoges/BENJAMINS, 1991, p.208.

³⁸*Idem*, p.207.

En d'autres mots, le verbe comprendre révèle que nous avons un sujet épistémique. Le savoir permet au sujet de voir si le devenir de sa pratique comportementale peut être euphorique ou dysphorique. Par conséquent, c'est grâce au corps que le sujet immoraliste donne une signification à ses pratiques immoralistes. Ainsi, avec le sujet immoraliste sensible, nous constatons que la signification n'est pas uniquement un acte intellectuel. Signifier ne relève donc pas de la simple cognition car il engage également le corps du sujet et son expérience du monde. Bref, la signification se cache sous toutes les apparences sensibles de l'actant. Le sens implique de ce fait une activité perceptive d'un corps propre qui dans la perspective des logiques du sensible est traité comme une enveloppe sensible aux sollicitations et aux contacts qui viennent soit de l'extérieur c'est-à-dire, les sensations soit de l'intérieur qui correspond aux émotions et aux affects. En d'autres termes, le sujet immoraliste sensible se présente comme un corps signifiant. La signification devient alors une affaire d'affect, d'émotion et de passion comme le souligne Jaques Fontanille: « si la fonction sémiotique est proprioceptive tout autant que logique, alors la signification est tout autant affective, émotive, passionnelle, que conceptuelle ou cognitive »³⁹.

Le sujet immoraliste désespéré est un actant déçu de son attente vaine. Il attendait d'être conjoint à son objet de valeur qui malheureusement lui reste encore disjoint. Le désespoir se présente ainsi comme une suspension de la joie du sujet. Ce qui démontre que s'il y a quelque chose à laquelle le désespoir s'oppose, c'est bien la joie et non l'espoir. De plus, l'opposition entre ces deux passions se perçoit au niveau du degré de la crainte car l'excès d'anxiété retire l'espoir du sujet immoraliste au profit du désespoir. Bref, c'est la crainte excessive qui se convertit en désespoir. Ce désespoir suscite un sentiment de pitié de la part des autres sujets.

I.2. La passion de la pitié du sujet immoraliste.

Dans la perspective de l'analyse passionnelle de l'immoralisme dans l'œuvre romanesque d'André Gide, nous avons noté la passion de la pitié. Nous tenterons de montrer que cette passion a pour conséquence, le désir du sujet immoraliste à renoncer à l'immoralisme. Cette renonciation est l'étape première d'un autre programme, celui de se conformer aux valeurs morales, religieuses et culturelles qu'il rejette dans la deuxième partie de notre analyse. Et, pour étayer cette hypothèse, deux ouvrages nous semblent

³⁹ Jacques FONTANILLE, *La Sémiotique du discours*, op.cit., p.42.

emblématiques. Ce sont *L'Immoraliste* et *La Symphonie Pastorale*. Cependant, avant de passer à l'analyse textuelle, quelques précisions s'imposent.

Le dictionnaire, *Le Robert*, distingue deux définitions différentes du lexème « pitié » : une positive et une négative. La première considère la pitié comme une forme de « sympathie qui naît de la connaissance des souffrances d'autrui et fait souhaiter qu'elles soient soulagées ». Quant à la seconde, elle en fait un « sentiment de commisération accompagné d'appréciation défavorable ou de mépris ». Cette deuxième assertion a un lien avec l'adjectif piteux qui renvoie à une personne dont l'aspect est misérable. En d'autres termes, la première pitié, celle qui vise à compatir avec l'autre, implique la compassion. Cependant, la pitié-mépris s'appuie « sur la reconnaissance de l'état dysphorique (souffrance ou abaissement) de l'autre »⁴⁰. D'autre part, il convient de préciser que parler de la pitié-compassion présuppose la présence d'un actant collectif qui ressent par adhésion aux souffrances d'un sujet individuel ou de deux actants individuels. C'est l'une des raisons pour lesquelles, la pitié-compassion est fondée sur une « orientation unipolaire »⁴¹. Or, la pitié-mépris est basée sur une relation répulsive, voire disjonctive, « entre celui qui plaint et celui qui est à plaindre »⁴². Ce qui revient à dire que la passion-mépris est le fait de renvoyer « de la dysphorie sur celui dont elle émane »⁴³. Comment cette pitié se manifeste chez le sujet immoraliste? La réponse à cette question nous amène à mettre fin à l'analyse lexicale et de voir comment ces formes de pitié se perçoivent chez le sujet immoraliste.

Il est convenable de rappeler qu'on ne peut parler de pitié que si un sujet est dans une situation déplorable et dysphorique. Dans cet état de détérioration, l'on voit apparaître des appréciations qui peuvent être participatives si l'actant collectif consent à partager ses souffrances, à se mettre à la place d'autrui afin de compatir à ses douleurs. Cependant, l'appréciation « peut être [...] évaluative, et c'est alors que la seule manifestation du jugement devient dépréciative (il y entre " quelque chose de mépris") »⁴⁴. C'est d'ailleurs ce que nous constatons dans l'œuvre romanesque d'André Gide telle que *L'Immoraliste*.

⁴⁰ Jacques FONTANILLE, « La pitié », dans Élisabeth Rallo DITCHE, Jacques FONTANILLE, Patrizia LOMBARDO, *Dictionnaire des passions littéraires*, Paris: Belin, 2005, p.1.

⁴¹ *Idem*, p.2.

⁴² *Ibidem*.

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ *Idem*, p.3.

Dans cet ouvrage, c'est de cette deuxième forme de la passion de la pitié, de cette dépréciation, qu'il est question au début du texte:

A MONSIEUR D.R.
Président du Conseil

Sidi b. M. 30 juillet 189.

OUI, tu le pensais bien: Michel nous a parlé, mon cher frère. Le récit qu'il nous fit, le voici. Tu l'avais demandé; je te l'avais promis; mais à l'instant de l'envoyer, j'hésite encore, et plus je le relis et plus il me paraît affreux. Ah! que vas-tu penser de notre ami? D'ailleurs qu'en pensais-je moi-même? Le réprouverons-nous simplement, niant qu'on puisse tourner à bien des facultés qui se manifestent cruelles? -Mais il en est plus d'un aujourd'hui, je le crains, qui oserait en ce récit se reconnaître. Saura-t-on inventer l'emploi de tant d'intelligence et de force- ou refuser à tout cela droit de cité?⁴⁵

La succession des figures dépréciatives: « affreux », « des facultés qui se manifestent cruelles? », met l'accent non seulement sur l'état défavorable, piteux dans lequel se trouve Michel, mais également sur le mépris qu'inspirent ses pratiques immoralistes. L'aspect misérable de Michel est tel que son ami qui écrit au Président du Conseil hésite à lui faire parvenir cette lettre. L'hésitation est marquée par le syntagme « j'hésite » qui montre l'existence d'un sujet épistémique, un actant peu sûr de lui. L'emploi du conditionnel avec le verbe « oserait » souligne un peu plus l'embarras de l'ami de Michel. Il ne sait réellement quel choix opérer. Il hésite à informer son frère de la détérioration morale de Michel.

De plus, le syntagme « Oui, tu le pensais bien » confirme que le Président du Conseil a senti très tôt les dispositions immoralistes et affectives de Michel. C'est ce qui ressort des adverbes « oui » et « bien ». Cet état d'âme insupportable et médiocre de l'immoraliste affecte son ami. L'intensité passionnelle se laisse entrevoir par les adverbes « oui », « bien », « mais » et le pronom « lui-même ». Elle est renforcée par la répétition. Ce sont: « j'hésite encore », « il l'est encore », « et plus je le relis et plus il me paraît affreux ». L'intensité passionnelle se lit aussi par l'interjection « ah! » qui révèle une présence sensible du sujet et par l'impératif « hâte-toi » qui montre l'ordre. En outre, l'intensité se perçoit par les diverses interrogations « que vas-tu penser de notre ami? », « d'ailleurs qu'en pensé-je moi-même? », « le réprouverons-nous simplement, niant qu'on puisse tourner à bien des facultés qui se manifestent cruelles? », « saura-t-on inventer l'emploi de tant d'intelligence et de force-ou refuser à tout cela droit de cité? », « en quoi Michel peut-il servir l'État? » et enfin « la haute position que t'ont value tes grands mérites, le pouvoir que tu tiens, permettront-ils de la trouver? ». L'intensité passionnelle est décrite enfin par les points de suspension qui soulignent que le sujet est tellement affecté qu'il ne peut plus s'exprimer: « j'avoue que je

⁴⁵ André GIDE, *L'Immoraliste*, *op.cit.*, p.369.

l'ignore...». L'adverbe « encore » dans le passage « j'hésite encore » détermine une extensité maximale.

Cependant, les modulations tensives apportent la preuve d'une certaine stabilité de l'aspectualité: le procès débute par l'aspect inaccompli, correspondant à l'inchoatif « à l'instant de te l'envoyer ». Il rebondit à nouveau sous l'aspect inchoatif par l'adverbe « aujourd'hui » dans l'extrait « -mais il en est plus d'un aujourd'hui ». L'on note de ce fait que le sujet immoraliste Michel n'a pas véritablement mis fin à son programme de négation de la morale bourgeoise. C'est la raison pour laquelle son ami presse son frère: « hâte-toi » afin qu'il l'aide à mettre fin à ses pratiques comportementales immoralistes. Ce non-conformisme à la morale, à la culture et à la Religion fait de Michel, un sujet non désirable car il est capable d'influencer négativement d'autres actants. Il passe d'un / vouloir-être / conforme à la morale à un / ne-pas-vouloir-être / en conjonction avec les normes établies par sa société.

Dans la deuxième partie, nous avons pu voir que généralement les sujets qui ne se conforment pas à la morale sont non seulement rejetés par l'actant collectif, mais encore enfermés dans une prison pour les amener à se conjoindre aux normes admises communément. Nous pouvons citer Moktir dans *L'Immoraliste*. Mais dans ce cas, même si l'immoraliste est non désirable l'actant collectif essaie de compatir avec lui pour l'aider. En effet, contrairement à la pitié mépris qui porte sur le jugement des actes négatifs de l'immoraliste, la compassion vise à partager les souffrances du sujet et à l'aider à les soulager. C'est d'ailleurs, cette forme positive de la pitié que revendique l'ami de Michel à son frère. S'il se tourne vers le "Président du Conseil" c'est parce qu'il ne sait pas ce que Michel peut faire: «en quoi Michel peut-il servir l'État? J'avoue que je l'ignore...». Le verbe « ignore » confirme cette incapacité du jeune homme à aider Michel. Il est donc déterminé par un /ne-pas-savoir/ et un / ne-pas-pouvoir /. Par contre, la phrase « la haute position que t'ont value tes grands tes grands mérites, le pouvoir que tu tiens, permettront-ils de la trouver » confirme que le "Président du Conseil" a la capacité nécessaire, la puissance et l'autorité qu'il faut pour trouver une occupation à Michel et l'aider à se conjoindre de nouveau à sa culture, à sa morale et à sa religion qu'il a renoncé. L'ami de Michel a ainsi pour modalité un /pouvoir-faire/. D'autre part, il faut noter que cet état de compassion que ressentent les amis de Michel se justifie par le fait qu'il demande de l'aide: